

Dernière épreuve De justesse, Sophie échappe à l'abîme

E. Bertil

Volume 28, numéro 1 (163), février 1986

Le tour du Québec par deux enfants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31009ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertil, E. (1986). Dernière épreuve : de justesse, Sophie échappe à l'abîme. *Liberté*, 28(1), 101–104.

XXIII

DERNIÈRE ÉPREUVE: DE JUSTESSE, SOPHIE ÉCHAPPE À L'ABÎME

*Mais les frontières de l'amitié et de l'amour
sont incertaines.*

À qui ne l'eût pas connu, lui qui était malgré les apparences assez timide, doux et sensible, affable mais avec réserve, Réal Goulet eût paru ce qu'il paraissait: *un homme*, un dur, un vrai. Et presque un macho, avec ses épais sourcils et son large menton carré, ses gros biceps, sa chemise échancrée, ouverte sur un puissant torse poilu et de fortes cuisses que mettait en valeur un pantalon étroit.

Il avait quarante ans et le démon de midi pouvait trouver en lui un terrain propice pour ses manigances. C'était d'autant plus facile au démon de le harceler que Sophie n'était plus vraiment une enfant, qu'elle avait de fines jambes, de généreux seins, bien galbés, de grans yeux verts *perfidement* (eût soufflé le démon) innocents et des lèvres sensuelles, bien qu'elles n'eussent jusque-là servi qu'à manger, à parler ou à embrasser chastement son jeune frère.

Une certaine gêne s'empara de Réal Goulet, qui laissait transparaître, du moins au regard de l'observatrice expérimentée, des arrière-pensées.

Tandis que croissait l'admiration que Julien vouait à leur protecteur, un véritable père pour lui, parallèlement dans l'âme de Sophie pointaient les signes avant-coureurs de cette passion qu'on appelle l'amour et qu'elle ne connaissait point encore. Cela se manifestait en elle par une sorte de chaude vibration diffuse, au niveau

du cœur et de la poitrine, mais aussi du ventre. Elle avait alternativement des chaleurs et des frissons. Ses mamelons prenaient la mauvaise habitude de se dresser chaque fois que Réal Goulet la regardait. Elle se sentait rougir, fondre et presque s'évanouir. En même temps, une force inconnue la fortifiait, la tirait hors d'elle, vers lui. Par ailleurs, simultanément, une force contraire la retenait, et alors apparaissait le spectre culpabilisant de l'aïeule, de sa grand-mère qui lui faisait des objurgations, lui désignant Julien, ordonnant qu'elle ne l'abandonnât point.

— Mais je ne suis pas sa mère! se défendait Sophie.

Elle se sentait perdue, mais cela avait quelque chose d'agréable, de tentant, de grisant même. La vie était devant elle et elle s'y ouvrait comme une fleur au matin. Pour l'amour, quel plus beau décor peut-on rêver que Québec? De pittoresque qu'elle lui avait semblé, la ville devenait romanesque, irréelle, enchantée. Tout était beau.

Cependant, elle n'avait que seize ans, et Goulet en avait quarante. Elle était au printemps, lui en hiver. En outre, il était marié. Enfin, ressentait-il quelque chose pour elle? Rien n'était moins sûr. Sophie était torturée.

Goulet ne l'était pas moins. L'idylle imaginée n'allait pas sans risques, sans contreparties: les scènes de jalousie de Mado et les accusations de détournement d'une mineure, par exemple.

Tous deux étaient assis sur un banc de la terrasse Dufferin, pendant que Julien, accoudé à la balustrade qui domine le fleuve, regardait un navire manœuvrer pour contourner une bouée et entrer dans le chenal approprié. Venue de nulle part, une mouette les frôla. Effrayée, Sophie se jeta sur son compagnon, l'enlaça et blottit sa tête contre sa poitrine. Il n'osa pas bouger, ni la serrer dans ses bras, malgré la tentation, ni la repousser, ce qui eût été son devoir. Elle n'avait pas délibérément accompli ce geste, mais elle ne se retira pas immédiatement. Julien se retourna et les vit ainsi réunis.

Qu'allait-il se passer?

Il ne se passa heureusement rien. Soudain, un gros Américain à casquette s'écria: «My camera! My camera!» Et aussitôt, le caporal Goulet se dégagea de l'étreinte de Sophie en se raidissant comme un automate (l'espace d'une seconde), puis, après ce qui parut un second déclic, se mit à pourchasser un individu vaguement primate aux jambes torses et à l'esprit retors qui s'enfuyait en zigzaguant parmi la foule.

Souhaitons que le zélé caporal Goulet ne rattrape jamais cet

individu, à qui nous devons beaucoup. Sans lui, en effet, notre récit si édifiant aurait sombré in extremis dans l'abîme des romans à l'eau de rose, et Sophie, notre tendre, dure, lucide Sophie, allait peut-être se donner à un représentant de l'ordre, quelle décadence! Et où donc? Au pied de la Citadelle! Là même où Samuel de Champlain, jadis, contempla l'immense pays à évangéliser, où Louis Hébert et ses enfants entreprirent les premiers l'œuvre immortelle de l'essouchement du pays, où Frontenac vit venir sans un pli la flotte redoutable de l'amiral Phipps, où Montcalm enfin monta la garde, debout, altier, parcourant de son regard aquilin l'horizon déployé de Lévis jusqu'à Beauport, en passant par la douce Île d'Orléans, notre mère à tous.

Sophie aurait-elle entendu au dernier moment, tel un écho affaibli par le temps, l'appel auguste et solennel du lieu? Aurait-elle trouvé dans son cœur même, à l'instant suprême, le bronze des canons de Vauban? Nous ne le saurons jamais. En tout cas, il s'en fallut de peu qu'elle ne devînt une de ces pauvres filles perdues qui agitent leur corps dans l'enfer immonde des discothèques.

Depuis un moment déjà, Julien la fixait de ses yeux d'ange.

— Ce n'est rien, soupira Sophie, légèrement embarrassée. J'ai eu mal au cœur. Mais qu'est-ce qu'on va faire maintenant?

Ce disant, elle lui pinça la joue affectueusement. Julien sourit, mais il y avait maintenant comme un voile de tristesse dans ses grands yeux.

Le caporal Goulet ne revenait toujours pas, et la foule, sur la terrasse, commençait à s'éclaircir.

— On pourrait toujours prendre un taxi avec les dollars qu'il t'a donnés, suggéra Julien.

Et c'est ainsi que nos deux amis rentrèrent chez les Goulet.

— Mais où est Réal? s'exclama Mado, surprise.

Ce fut Julien, d'ordinaire si peu loquace, qui raconta ce qui s'était passé. En proie à la plus vive inquiétude, Mado se mit à arpenter la cuisine nerveusement. Avec discrétion, Julien et Sophie allèrent au lit après avoir bu leur Nestlé Quick, laissant à la brave femme des soucis qui n'étaient nullement de leur âge.

Agitée malgré tout, Sophie passa une partie de la nuit à lire. Entre autres trésors, la bibliothèque de Réal Goulet contenait une collection quasi complète de l'excellente revue *Liberté*, que le caporal s'était procurée quelque temps auparavant, en se prévalant de l'offre spéciale à 95\$ pour tous les anciens numéros encore disponibles. La jeune fille s'y plongeait avec délices, jusqu'à ce qu'elle tombe

de sommeil.

Le lendemain matin, qui était un vendredi, les oiseaux chantaient dans le soleil qui faisait briller les persiennes de Sainte-Foy.

Et c'est alors que tout se précipita.